

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 21

Artikel: La rue Napoléon Farnitou
Autor: Proumen, Henri-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :
Administration du Conteum
Pré-du-Marché, Lausanne



TAMBOURS D'AUTREFOIS

Est déjà bien éloigné de nous, le temps où chaque commune avait son commis d'exercice, son contingent et son tambour ; où nos jeunes conscrits allaient sur la « place d'armes » du village faire leurs premières évolutions militaires.

— A vos rangs ! commandait le commis. A droite... alignement !... Front !

Ces exercices se faisaient un peu en famille. Jusqu'au commandement de : « Front !... » nos miliciens gardaient le brûlot à la bouche. C'est alors que le commis, prenant un air sérieux, criait : *A bas clliaux pipè ! vo torailliéri aprì...* Voyons, à droite... marche !... Une deusse, une deusse !...

Et une heure après on rentrait au village bien alignés, et tambour en tête. Comme il était crâne, ce tambour, et comme il faisait résonner sa caisse en passant devant les femmes, les enfants, les vieillards groupés près de l'auberge communale pour assister au retour de la petite armée !...

Le tambour était un personnage important dans la commune ; c'est du reste lui qui faisait le plus de bruit.

La loi de 1803, sur les tambours de la milice, portait :

« Il y aura un tambour-major dans chaque arrondissement militaire, dont la paye annuelle est fixée à quatre-vingts francs.

» Les communes sont chargées des frais d'instruction de leurs tambours, et leur fourniront les caisses.

» Elles payeront au tambour-major de l'arrondissement 10 francs pour l'instruction de chaque élève.

Elles payeront à chaque élève-tambour pour son entretien pendant le temps de sa première instruction et s'arrangeront pour sa nourriture ainsi qu'il leur conviendra.

» Le tambour qui quittera sa caisse par caprice ou mauvaise volonté, remboursera à la commune les frais de son instruction. »

Sous la République Helvétique, les tambours étaient instruits aux frais de la nation, ainsi qu'en peut le constater par la note de frais suivante, fournie par la commune de l'Abbaye, en 1802 :

« Le Gouvernement, soit la Nation Helvétique, à la commune de l'Abbaye doit :

» Avances faites au tambour-major qu'à deux élèves-tambour qu'elle a dû envoyer à Chavanne sur le Veiron pour être instruits par le tambour-major Léquerreux, ensuite d'ordres :

» 1^o A Siméon ffeu Pierre Moïse Rochat, du Pont, pour 13 jours qu'il a été à Chavanne, apprendre à battre la caisse, fin de 1800 et commencement de 1801, à 3 batz par jour

12 batz 9 rap.

» 2^o Au tambour-major Léquerreux, pour peaux de caisse, baguettes, cordages et instructions 14 » 8 »

» 3^o A Abram-Sel Golaz, des Bioux, pour 31 jours qu'il a resté aussi à Chavanne pour le même sujet 9 » 3 »

» 4^o Au tambour-major pour fournitures et instructions 14 » — »

51 batz o rap. »

Le sourire commercial. — Devant un juge de paix un peintre réclame à une cliente le prix d'un portrait qu'elle a commandé et qu'elle a refusé.

— Pourquoi n'en voulez-vous pas ? interroge le juge.

— Parce que je ne souris pas.

Le juge semble ne pas très bien comprendre.

— Oui, poursuit la dame. Je suis commerçante ; il faut que je sourie pour faire aller mon commerce ; il faut que je sourie même en peinture. Ce portrait me ferait du tort. Voilà pourquoi je n'en veux pas.

Un expert, désigné par le juge, dira si, oui ou non, le portrait a le sourire.



ON CRANO LUTENIEINT

E z'auto iâdzo, quand on volliâvè s'férè recrutâ dein lè grenadiers, s'agesâi d'avâi la taille et s'on n'avâi pas cinq pî chix pouces et demi, lâi faillâi pas sondzi, kâ dein clliâo compagni, faillâi dâi tot grands lulus et clliâo qu'ein étiont, ne poivâng pas souffri dè vaire permî leu dâi petits botassons.

Mâ gâi, po lè z'officiers, cein arrevâvè quâ dâi iâdzo ne s'ein trovâvè pas adé qu'aussont la taille et l'étiont bin sovent d'obedzi d'ein transvasâ dè lè compagni dè vorigeu âobin dâi mouscatéro, mâ, coumeint vo z'é de, clliâo grenadiers n'amâvant pas vaire dâi tot petits gringalets dè lutenieints, âobin on crazet dè capiteno devant lâo front.

Vo rassoveni-vo dé cè petit lutenieint dè pè contre Tserdena, qu'avâi étâ met po comandâ on ploton dè grenadiers et que ion dè clliâo coo, quand ve arrevâ lo petit lulu devant lo front, s'avancè po lâi derè :

— Que viens-tu faire ici, mon petit, il n'est pas là ton papa !

On iâdzo, que y'avâi zu 'na revue pè B., on dzouveno lutenieint, qu'étai assebin on petit raboton, comandâvè on demi-ploton dè grenadiers et l'étiont tot à n'on bet dè la plliaça po férè l'exercço, et clliâo sordats, qu'ëiont dâi tot bons, s'fottiont dè li coumeint dè l'an quarante.

Lo lutenieint lâo z'avâi bailli repou et clliâo grenadiers s'étiont étaï dezo lè noyi po tourdzi on bocon, mâ, vouaiequie lo colonet qu'étai à l'autro bet dè la plliaçe, einvoyû 'na piquetta po derè ào lutenieint d'arrevâ illico avoué sè z'homo.

— Allein, ora ! à vos reings ! lâo criè lo lutenieint, allein ! allein !

— Mâ, ne coudestant pa pi l'ourè et clliâo

gaillâ qu'ëtion chetâ su l'herba, ne budzivant pa pi.

— Allein, allein, vo dio, fasâi le lutenieint.

Mâ adé rein.

Adon lo colonet, quand vâi cein, arrevè ào grandécime galop avoué se n'héga et bouaillé à l'officier.

— Alors, lieutenant X, pourquoi diable ne m'amenez-vous pas ces hommes ?

— Y ne veulent pas veni ! lâi dese lo lutenieint.

LA RUE NAPOLEON FARNITOU

FORSQUE l'enfant naquit chez les Farnitou, à Bellair-en-Cotentin, en 18..., le père Farnitou s'écria, transporté :

— Par l'âme de l'Empereur, voilà un gars râblé qui fera honneur à notre nom ! Nous l'appellerons Napoléon.

Cet homme simple avait prophétisé juste. Orphelin à vingt-cinq ans, propriétaire de gras pâturages, Napoléon Farnitou se mit en devoir d'organiser solidement sa vie. Il rêva de fortune, de gloire et de prospérité. Il se lança à corps perdu dans la politique, soutenant farouchement l'Empire contre le parti républicain qui, déjà ralliait des partisans. La politique locale, même, l'enflamma. On le vit, bouillant et verbeux, parcourir la contrée, trinquant avec les fermiers, leur tapant sur l'épaule :

— Les chemins sont détestables, vous dis-je. C'est une honte pour notre région agricole !... Et, à Bellair, on manque d'eau. Voilà bien les adversaires du régime !... Ah ! je vous garantis que si j'étais maire...

On lui donna l'écharpe. Et, vraiment, Napoléon Farnitou devint l'âme ardente de la petite ville. Il fit pavier les rues et creuser un puits artésien. Il y eut une grande fontaine publique. Et comme les enfants de Bellair-en-Cotentin apprenaient à épeler dans une ancienne grange sans air ni lumière, il les dota d'une belle école vaste et claire.

— Hein ! se disait-il en se rengorgeant. Ai-je vu grand et juste !... La gloire, un jour...

Il aurait voulu être frôlé de sa douce lumière de son vivant. Or, il venait de faire tracer une grande rue toute bordée d'arbres, dans un ancien quartier de la ville.

— Il faudrait, dit-il en se caressant les favoris, donner à cette artère le nom d'un grand homme de notre cité...

— Le vôtre, monsieur le maire ! clama d'une seule voix le conseil municipal.

Farnitou, citoyen illustre, accepta. Son nom passait à la postérité.

Il jouit de sa renommée jusqu'à la guerre de 1870. Il fut blessé à Forbach et réintégra son foyer, rongeant son frein. Il faillit mourir de rage à la capitulation de Sedan. Plus tard, il cribla Gambetta de si durs sarcasmes et s'insurgea avec une telle frénésie contre le gouvernement de Thiers qu'il jugea prudent, la République définitivement établie, de s'exiler. Il vendit ses terres et s'en alla, le cœur plein de fiel, fertiliser les landes du Canada.

Il peina dur, fut ruiné vers la quarantaine, et s'attacha à refaire lentement sa fortune. Lorsque ses amis le plaignaient, il secouait superbelement la tête et s'écriait :

— Un jour, je retournerai là-bas. J'y connaîtra la gloire. Car mes concitoyens me sont restés fidèles. J'ai fait, à Bellair-en-Cotentin, des travaux qui me seront comptés !

Il répandait cette idée avec une telle conviction que, dans toute la province du Manitoba, où ses champs s'étendaient à perte de vue, on l'appelait « le grand maire de France ». Bellair prenait, dans les imaginations, l'allure d'une capitale dont la plus fastueuse artère, aux « grattaciel » sans nombre, s'ornait du nom de Napoléon Farnitou !

Pendant la grande guerre, il pleura souvent. Le martyre de la France le plongeait dans l'angoisse.

— Je suis Français, gémissait-il... Un grand Français dont la postérité retiendra le nom... Ah ! mes amis, revoir mon pays !... Quel rêve !

Il débarqua à Bellair, un beau matin de mai, en 1920. Il avait quatre-vingt-cinq ans, mais marchait l'œil vif, l'échine droite. Il ne reconnut pas sa ville natale, tant elle avait changé. Il erra longuement autour d'une vaste place publique en se demandant avec inquiétude :

— Et... ma rue... ma rue, hélas ?

Il s'y trouva tout à coup et reçut un grand choc au cœur. Rue Napoléon Farnitou. Ces mots flambèrent à ses yeux, sur une plaque indiscrète. Il murmura :

— Ma ville ne m'a point renié !

Pourtant, un doute l'étreignit. Dans cette ville pimpante et comme neuve, qui donc survivait, de l'époque où il était maire ? Les gens de la génération actuelle savaient-ils l'histoire de ses mérites ? Il avisa un vieux pouilleux qui fumait benoîtement sa pipe au soleil et lui demanda :

— Mon brave, savez-vous qui était Napoléon Farnitou, qui a donné son nom à cette rue ?

Le vieux éclata d'un large rire qui brida ses petits yeux sanguinolents et articula :

— Oh ! ça, j'm'en fiche ! Mais c'te rue, j'l'aime parce qu'elle me rappelle mon premier amour. Figurez-vous...

Le grand homme, déjà, s'était éloigné. Il avisa un gros boucher qui, planté sur son seuil, ses deux mains épaisses croisées sur son tablier tout maculé du sang des animaux, prenait le frais.

— Monsieur, proféra le maire d'autrefois, qui donc est Farnitou, ce grand Farnitou dont tout le monde parle ?

Tout le monde ?... Vous m'étonnez, baouilla l'énorme boucher... J'crois bien que c'est un maître abatteur du siècle dernier, à preuve que l'abattoir est là, tout au bout !

— Merci ! dit Farnitou, la bouche amère. Quels ignares ! songea-t-il. Mais ce sont là des gens du peuple. Soyons indulgent.

Sa démarche se fit plus lente et plus hésitante. Il se dirigea vers le Palais de Justice; un groupe d'avocats en sortaient, la serviette de maroquin sous l'asselle. Des intellectuels, enfin ! Napoléon s'élança vers le plus âgé, qui portait une barbe vénérable, et renouvela sa question. L'avocat, pris sans vert, roula des yeux glauques, toussota, puis, la mains sous le menton, glapit :

— Farnitou, personnage de légende ! Son nom n'est qu'une corruption de « far miente ». La rue du repos, voilà !

— Hélas ! gémit l'authentique Farnitou, mon nom illustre n'est qu'un piteux jeu de mots dans la bouche de ce rhéteur ! Ces érudits sontpires que les ignorants !

Mais une nuée d'enfants piaillaient en sortant d'une école, celle-là même que Farnitou avait fait ériger. « Les jeunes couches, songea l'homme célèbre. On a dû rappeler mes hauts faits dans les cours d'éducation civique. »

Il se précipita de toute la vitesse de ses vieilles jambes, joignit les petits garçons et, l'index levé, clama :

— Mes enfants, je donne quarante sous à celui d'entre vous qui pourra répondre à cette question : « Qui est Napoléon Farnitou ? »

Les gosses, bouche bée, s'interrogèrent du regard, puis un petit brunet hasarda :

— C'est un type qu'on a guillotiné pendant la Révolution.

— C'est un général de la guerre de 70, déclara un petit noiraud d'un air pénétré.

— Non, fit un rouquin à museau de renard, c'est l'inventeur du fil à couper le beurre !

Et toute la bande de s'esclaffer.

Comme le vieillard tournait tristement la tête, un petit blondin aux yeux intelligents et doux s'approcha de lui, et dit, une belle flamme dans les prunelles :

— M'sieu, je sais : Napoléon Farnitou, c'est un homme... qui porte le nom d'une rue de la ville !

Le vieux maire, la voix tremblante et les paupières humides, balbutia :

— C'est juste, mon enfant... Tiens, voilà quarante sous.

Et les écoliers le virent s'éloigner, l'échine toute ployée. Il songeait qu'il n'était plus rien, pas même un souvenir, et que la gloire est une vaine fumée qu'emporte le vent dans les espaces sans fin.

Henri-Jacques Proumen.

LE BLUET, LA VACHE ET LE CHARDON

FABLE.

*Comme ta tige est laide,
Et que ta feuille est raide !
Vraiment, pour une fleur,
Quelle horrible couleur !
Tu n'es pas sympathique,
On t'approche... et tu piques !
Répétait au chardon
La belle centaurée
En offrant au bourdon
Sa corolle étalée.*

*Une vache survint.
Pour apaiser sa faim,
Vers la plante épineuse
Elle va, fort heureuse
De ce prochain repas.
Elle avance d'un pas,
Se pique... alors recule,
Et puis croque aussitôt
Le bluet... pédoncule,
Pétales et calice.*

*Nombreux sont les défauts
Qui nous rendent service.*

Pierre ADDOR.

UN GENDARME EN EVEIL

UN jeune gendarme, animé d'un zèle par trop bouillant, venait de changer de poste et ne connaissait pas encore la localité. En lui donnant diverses instructions, on lui avait tout particulièrement recommandé de surveiller les colporteurs, dont plusieurs échappaient à la patente.

L'autre jour, notre gendarme se lève de bonne heure et fait une tournée matinale dans les environs, pour voir s'il n'apercevrait point quelque gibier de préfecture. — Il était six heures du matin. Un beau soleil de printemps éclairait les prés verdoyants, et les oiseaux chantaien la saison nouvelle.

Au contour de la route, entre deux haies touffues, apparaît tout à coup un homme portant un colis sous le bras. C'était le marguillier du village voisin, qui se dirigeait seul vers le cimetière, assez éloigné, pour y ensevelir le petit cadavre d'un enfant mort-né, qui n'avait pour cercueil qu'une simple boîte de sapin enveloppée d'un drap noir.

Le gendarme reste un moment en arrêt, clique l'œil, puis presse le pas. « Ce gaillard m'est suspect, se dit-il, c'est un colporteur !... »

Bientôt il lui frappe sur l'épaule d'un bras vigoureux, et lui fait :

— Au nom de la loi, je vous arrête !... Que portez-vous là ?...

— Vous le voyez bien.

— Comment, je le vois bien... déballez-moi ça et un peu vite !... Vos papiers d'abord.

— Je n'ai pas de papiers à vous remettre... Ne voyez-vous pas que je vais ensevelir un mioche ?... Mes papiers, les voilà, puisqu'il vous les faut.

Et le marguillier, impatienté, sort de sa poche une grande feuille pliée en quatre : c'était le permis d'enterrer.

Le gendarme lit, et, tout interloqué, il s'efforce de dissimuler son ébahissement. Prenant un air crâne, il rend le papier au marguillier en lui disant :

— C'est bon pour une fois, mais que je ne vous y rattrape pas !

Un renvoi justifié. — Le gros Charlot vient d'être mis à la porte de la fabrique de chaussures où il travaillait. A la pinte, très entouré, il s'explique :

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

— Euh ! c'est le contremaître...

— Qu'est-ce qu'il avait contre toi ?

— Voilà : tu sais ce que c'est qu'un contremaître ? Un type inutile qui se ballade dans l'atelier, les mains derrière son dos, sans jamais rien faire... — Eh bien ?

— Eh bien ! le vieux, là-bas, était jaloux de moi. Il disait que toutes les personnes qui entraient dans l'atelier me prenaient, moi, pour le contremaître !... Alors...

LA BOUILLOTTE

AU temps où l'on ne connaissait pas encore le chauffage général des trains, les wagons étaient munis de bouillottes en hiver.

Un secrétaire municipal d'une commune, ne connaissant pas encore ce nouveau genre de chauffette. Aussi un jour qu'il se trouvait dans le train, regardait-il avec curiosité un voyageur de commerce se chauffant les pieds sur la bouillotte du compartiment.

Au bout d'un certain temps, il dit à son vis-à-vis :

— Vous avez là quelque chose de bien commode, monsieur...

— La bouillotte, très commode, en effet ; ça ne me quitte jamais en voyage.

— Ah ! vous appelez ça une bouillotte... Est-ce pas un peu pesant ?

— Non, pas trop.

A la prochaine station, le voyageur de commerce prend sa petite valise et saute à bas du wagon.

— Hé ! monsieur ! vous oubliez votre bouillotte, lui cri le paysan.

— Eh bien, comme je n'en aurai plus besoin de longtemps, et qu'elle vous plaît, je vous la donne.

Arrivé à destination, notre secrétaire municipal emporte bravement la fameuse bouillotte sur son épaule aux yeux ébahis des voyageurs et des employés de la gare.

— Hé ! là-bas, qu'est-ce que vous faites ? lui crient ces derniers, voulez-vous bien remettre cette bouillotte où vous l'avez prise.

— C'est bon ! c'est bon !... elle est à moi, ce monsieur qui vient de descendre me l'a donnée.

Et on eut mille peines à lui faire comprendre qu'on s'était moqué de lui.

LES RECOMMANDATIONS DE MAMAN

UN jeune homme toujours choyé, toujours traité en enfant gâté par sa mère, est obligé de partir pour un assez long voyage, quoique à peine remis d'une indisposition.

Il a, en poche, une boîte de pilules portant sur le couvercle cette inscription du pharmacien : « Une pilule toutes les deux heures ».

Notre jeune Lausannois part donc, après mille embrassements et mille recommandations de sa mère en pleurs : « Fais bien attention, mon enfant, tiens-toi bien au chaud !... Prends garde aux courants d'air, mon cheri !... Ne lis pas dans le train, crois-moi, ça te fatiguerait les yeux... Et puis, l'essentiel, mon garçon !... les pilules !... toutes les deux heures... tu sais !... »

A Siviriez, notre voyageur, soigneusement emmitouflé dans un coin des premières, appellé un employé et lui dit d'un air inquiet :